

Copeaux

par A.

À ceux qui doutent,

Être sur Substack comme auteur exigeant

La création de mon espace sur *Substack* était une nécessité structurelle. Avant, j'écrivais seul. Sans spectateur.

Je me suis mis à écrire un texte très intense jusqu'à ce que je remarque deux choses :

- je gardais une intensité sur la longueur bien trop intenable pour le lecteur.

- j'écrivais par instinct et je théorisais a posteriori mon geste.

J'avais besoin de prendre du recul.

J'ai d'abord essayé d'habiter *Wattpad*. C'est sûr, j'étais lu. J'ai testé mon texte en cours mais l'environnement de fanfics et de chroniques mielleuses était... loin de mon style. Et puis je suis arrivé sur *Substack*, par hasard. Et j'ai choisi sciemment de ne pas me mettre en avant :

- pas de photo

- pas de nom

- pas de bio

Le texte est la seule valeur.

Pourquoi ?

Eh bien parce que depuis mon plus jeune âge, je n'ai jamais, JAMAIS, compris qu'un auteur qui a passé des mois, voire des années, à écrire un livre puisse le paraphraser dans une émission littéraire. Pour moi, c'était un mystère.

Parce que j'étais un lecteur de *Ronsard*, de *Villon*, de *Poe*, de *Baudelaire*, de *Stevenson*, de *Collins*, de *London* ou de *Stephen King*. Et moi, je voulais savoir comment on faisait ; Comment faire frémir un lecteur, comment l'émouvoir aux larmes, comment le faire rire... Et dans les émissions littéraires, on ne parle pas de métaphore, de métonymie, de rythme, de musicalité.

J'ai cherché seul. J'ai lu énormément. Parce que je n'avais aucune réponse. Et un jour, j'ai commencé à écrire un texte important pour moi. Il y a tout juste quelques mois. J'ai vu que je manquais de pratique, que j'avais des scories, que je devais apprendre à moduler, à voir si je maîtrisais ce que j'avais lu dans ma bibliothèque technique.

Mon *Substack* est un atelier. Je teste. Je fais des croquis. Je m'amuse parfois. Parfois je grince des dents. Mais tout ici, absolument tout, est exercice. Ça m'amuse beaucoup de voir un croquis de *Vinci* ou de *Michel-Ange* aux enchères, parce que ce ne sont là que des fragments de pensée. Et c'est exactement ça que je fais : je fabrique un meuble, et je n'expose que les copeaux.

Ce que je fabrique dans l'obscurité de mon atelier secret n'a pas vraiment d'équivalent dans l'ensemble des exercices que je donne à voir. Ici, j'y mets de la rigueur mais peu d'intensité. C'est de la pure mécanique, manipulée pour un projet plus large. Je ne confonds pas mes productions. Si tout ici devait disparaître, ça n'aurait aucune importance.

Ce ne sont que des traces de pas dans la neige.

Backrooms : Initiation

SEcteur X

Je suis entré.

J'ai remis mon sac au vestiaire et commandé une pinte de 16.

J'ai demandé où je pouvais recharger mon portable. Le barman m'a montré de petits boxes de rechargement près du bar, des casiers avec codes et câbles USB dedans.

J'ai acquitté les 9 € demandés et j'ai enlevé mon t-shirt.

Je suis resté proche des casiers. J'ai regardé les quelques personnes qui étaient à cet étage du bar. La pièce était noyée de rouge. Chacun regardait son téléphone, perçant l'atmosphère de petits projecteurs de lumière blanche sur des visages renfrognés.

Je me suis assis dos aux casiers, au fond de la pièce, près d'un jeune homme noir.

Il m'a jeté un rapide coup d'œil et s'est tourné vers moi tout en restant sur son téléphone.

Il a commencé à me parler.

Phatique.

Puis présentation.

Il s'étonne de mon prénom puis jette le sien : Dieudonné.

Il a très vite parlé de lui :

Côte d'Ivoire. Arrivé en France il y a dix ans, étudiant en gestion. A un fils de sept ans. En concubinage depuis dix ans et marié depuis trois. A appris que sa femme avait une structure toxique, veut se venger au lieu de partir.

Je lui dis de lâcher prise et de mettre fin à sa relation.

Renforce son désir de vengeance.

Je lui dis qu'il amorce un deuil.

Il pleure, je lui fais un hug.

Il s'est senti apaisé.

Il est parti baiser un type qu'il lorgnait alors qu'il me parlait de sa vie. Il s'est laissé aller à son désir.

J'ai discuté avec une autre personne : je me suis moqué gentiment de sa chemise de bûcheron.

Il parle d'un ami qui doit venir en se plaignant que c'est une connaissance de bar qui ne parle pas de choses importantes.

Je dis que c'est normal.

Il restera avec son ami.

Je sors mon téléphone du casier et le dépose au vestiaire.

Je commande deux « orgasmes », shots mêlant Get 27 et Baileys. J'en donne un au bûcheron alors qu'il parle dans le fumoir.

Les autres remarquent qu'ils ne font pas partie du rituel. Je dis que c'est normal puisque je n'en ai rien à foutre.

Le bûcheron me remercie, je dis juste que je ne voulais pas boire seul.

Je vais pisser et je reviens.

Je me mets au milieu du comptoir et commande une autre pinte.

Un type chauve à ma droite accapare l'attention du barman. Il fait des plaisanteries faciles et lourdes, avec une élégance de vieux pédé affecté.

Je tente une sortie pleine d'esprit. Il m'ignore.

Je laisse tomber.

À ma gauche, un maghrébin fin, petit, bien bâti m'observe un instant et sourit.

Je hausse les épaules pour commenter mon échec et souris à mon tour.

Je retourne à mon verre.

Le maghrébin m'observe du coin de l'œil et se détourne quand je regarde dans sa direction.

Je demande deux « orgasmes » au barman et j'en glisse un vers le type.

On boit sans un mot.

Il en commande deux à son tour.

Il m'en tend un. Nous buvons en silence.

Je me lève pour aller fumer. Je lui dis : « tu es tendu ».

Mouvements lents, fait attention à son image.

Je touche son dos entre les omoplates. C'est tendu. Je pars fumer.

Je finis mon verre puis je descends dans les backrooms.

Les gens se jaugent, s'empêchent, regardent du coin de l'œil, feignent l'indifférence.

Je me réfugie dans un coin sombre.

Le maghrébin m'a suivi. Il déboucle sa ceinture. Je m'agenouille.

Quelques mouvements indiquent un rythme. Identique. Il me relève et me retourne. Je laisse faire. J'accepte la proposition. En silence.

Je me suis abandonné. Lui aussi.

Il part sans un mot.

Je m'assois dans les backrooms. Près d'un homme plus âgé. Il nous a vus, il ne commente pas.

Il a du désir. J'ai du temps. Le sexe passe dans la conversation et la conversation dans le sexe.

Quand il a fini, il ne part pas.

Il demande mon numéro. Je dis non.

Je dis que j'écris. Son visage s'éclaire. Je donne ma trinité : Rimbaud, Rulfo, Hemingway. Dire moins pour suggérer plus. On parle de Riffaud, la journaliste a une écriture qui me passionne.

Il acquiesce. Il est journaliste.

Il me paie un verre. Il dit qu'il écrit un livre. Quatre pédés dans les années 80. Je lui demande d'où il écrit : en-dessous, au-dessus, à côté ?

Il réfléchit.

Trop longtemps.

« À côté, je suppose. Elle est intéressante, ta question. »

Je lui demande s'il veut lire ce que j'écris avec mes tripes. Un extrait.

Il lit. Ses sourcils se resserrent. Il ne dit rien.

Il pointe un verbe.

« Tu devrais enlever ça. Ça alourdit. »

Il me rend mon téléphone.

« Je dois partir. »

Il sourit.

Moi aussi.

Il était pas prêt.

Je suis entré.

J'ai remis mon sac au vestiaire et commandé une pinte de 16.

J'ai demandé où je pouvais recharger mon portable. Le barman m'a montré de petits boxes de rechargement près du bar, des casiers avec codes et câbles USB dedans.

J'ai acquitté les 9 € demandés et j'ai enlevé mon t-shirt.

Je suis resté proche des casiers. J'ai regardé les quelques personnes qui étaient à cet étage du bar. La pièce était noyée de rouge. Chacun regardait son téléphone, perçant l'atmosphère de petits projecteurs de lumière blanche sur des visages renfrognés.

Je me suis assis dos aux casiers, au fond de la pièce, près d'un jeune homme noir.

Il m'a jeté un rapide coup d'œil et s'est tourné vers moi tout en restant sur son téléphone.

Il a commencé à me parler.

Phatique.

Puis présentation.

Il s'étonne de mon prénom puis jette le sien : Dieudonné.

Il a très vite parlé de lui :

Côte d'Ivoire. Arrivé en France il y a dix ans, étudiant en gestion. A un fils de sept ans. En concubinage depuis dix ans et marié depuis trois. A appris que sa femme avait une structure toxique, veut se venger au lieu de partir.

Je lui dis de lâcher prise et de mettre fin à sa relation.

Renforce son désir de vengeance.

Je lui dis qu'il amorce un deuil.

Il pleure, je lui fais un hug.

Il s'est senti apaisé.

Il est parti baiser un type qu'il lorgnait alors qu'il me parlait de sa vie. Il s'est laissé aller à son désir.

J'ai discuté avec une autre personne : je me suis moqué gentiment de sa chemise de bûcheron.

Il parle d'un ami qui doit venir en se plaignant que c'est une connaissance de bar qui ne parle pas de choses importantes.

Je dis que c'est normal.

Il restera avec son ami.

Je sors mon téléphone du casier et le dépose au vestiaire.

Je commande deux « orgasmes », shots mêlant Get 27 et Baileys. J'en donne un au bûcheron alors qu'il parle dans le fumoir.

Les autres remarquent qu'ils ne font pas partie du rituel. Je dis que c'est normal puisque je n'en ai rien à foutre.

Le bûcheron me remercie, je dis juste que je ne voulais pas boire seul.

Je vais pisser et je reviens.

Je me mets au milieu du comptoir et commande une autre pinte.

Un type chauve à ma droite accapare l'attention du barman. Il fait des plaisanteries faciles et lourdes, avec une élégance de vieux pédé affecté.

Je tente une sortie pleine d'esprit. Il m'ignore.

Je laisse tomber.

À ma gauche, un maghrébin fin, petit, bien bâti m'observe un instant et sourit.

Je hausse les épaules pour commenter mon échec et souris à mon tour.

Je retourne à mon verre.

Le maghrébin m'observe du coin de l'œil et se détourne quand je regarde dans sa direction.

Je demande deux « orgasmes » au barman et j'en glisse un vers le type.

On boit sans un mot.

Il en commande deux à son tour.

Il m'en tend un. Nous buvons en silence.

Je me lève pour aller fumer. Je lui dis : « tu es tendu ».

Mouvements lents, fait attention à son image.

Je touche son dos entre les omoplates. C'est tendu. Je pars fumer.

Je finis mon verre puis je descends dans les backrooms.

Les gens se jaugent, s'empêchent, regardent du coin de l'œil, feignent l'indifférence.

Je me réfugie dans un coin sombre.

Le maghrébin m'a suivi. Il déboucle sa ceinture. Je m'agenouille.

Quelques mouvements indiquent un rythme. Identique. Il me relève et me retourne. Je laisse faire. J'accepte la proposition. En silence.

Je me suis abandonné. Lui aussi.

Il part sans un mot.

Je m'assois dans les backrooms. Près d'un homme plus âgé. Il nous a vus, il ne commente pas.

Il a du désir. J'ai du temps. Le sexe passe dans la conversation et la conversation dans le sexe.

Quand il a fini, il ne part pas.

Il demande mon numéro. Je dis non.

Je dis que j'écris. Son visage s'éclaire. Je donne ma trinité : Rimbaud, Rulfo, Hemingway. Dire moins pour suggérer plus. On parle de Riffaud, la journaliste a une écriture qui me passionne.

Il acquiesce. Il est journaliste.

Il me paie un verre. Il dit qu'il écrit un livre. Quatre pédés dans les années 80. Je lui demande d'où il écrit : en-dessous, au-dessus, à côté ?

Il réfléchit.

Trop longtemps.

« À côté, je suppose. Elle est intéressante, ta question. »

Je lui demande s'il veut lire ce que j'écris avec mes tripes. Un extrait.

Il lit. Ses sourcils se resserrent. Il ne dit rien.

Il pointe un verbe.

« Tu devrais enlever ça. Ça alourdit. »

Il me rend mon téléphone.

« Je dois partir. »

Il sourit.

Moi aussi.

Il était pas prêt.

Backrooms : Oscar

Rasé, une salopette de cuir d'où surgissait un corps musculeux et tatoué, Oscar me fixait de ses yeux bleus et tristes.

— Je suis invisible ici. C'est comme si je n'existais pas.

— Bah ! Moi, je te vois.

— Merci.

J'ai repris une gorgée de ma bière, que j'avais améliorée en y ajoutant un shot de whisky.

Ça aide à supporter le chaos.

Il a tourné son visage androgyne vers la salle. Les gens riaient, se caressaient ou se suçaient la bite.

Oscar semblait perdu.

— Avant, j'étais bear, j'avais une barbe. Tout le monde me draguait. Maintenant, c'est comme si je n'existais plus.

Je me suis levé de ma chaise et je l'ai pris dans mes bras.

Il n'en avait pas l'habitude. Il a tapoté mon dos avec maladresse tandis que je le serrais.

— Un hug, c'est de l'ocytocine, il paraît, ai-je dit sans trop y croire.

— Tu veux bien qu'on... ?

Je me suis levé. Il n'y a pas de mal à se donner à qui en a besoin.

Il a ouvert le chemin. On a traversé l'océan de corps transpirants avant d'aller en cabine. Il me jetait des coups d'œil, s'assurant que je le suivais, comme Virgile aux enfers.

Il a fermé la porte.

— J'étais une femme avant. Ça te gêne ?

— Je ne sais pas.

Il a enlevé son pantalon. Là où j'avais l'habitude de satisfaire les gens, il y avait un vide.

C'était ma première fois.

Il a guidé ma main.

J'ai frôlé sa fente.

C'était doux.

Il a dirigé mon doigt vers l'arrière de ses lèvres et l'y a enfoncé.

C'était chaud.

Doux comme de la soie.

— Putain, je mouille, dit-il.

— Je te fais mal ?

— Non, non, c'est parfait. Tu aimes ?

— Je sais pas.

J'ai posé un doigt sur son clitoris, il a gémi.

Oscar a existé un instant, ce soir-là.

J'en étais témoin.

Backrooms : Domination

Techno à fond. On entend claquer les semelles de ses Fursac sur le sol carrelé de bière, de foutre et d'espoirs déçus.

Son costume sur mesure pousse le détail jusqu'au mouchoir dans la poche-gousset.

Ses yeux en amande observent la salle avec un dédain à peine dissimulé. Il met les mains dans ses poches après avoir fait voleter le bas de sa veste en un geste spectaculaire.

Je fais juste partie du décor. Ça me fait sourire.

Il voit un jeune twink, marcel blanc immaculé sur un torse glabre.

Une espèce fragile.

Il s'approche de lui, impose sa présence en retirant ses mains de ses poches d'un geste théâtral puis il plaque sa main contre le mur, obligeant le gamin à reculer.

Il le regarde droit dans les yeux.

Un murmure.

Le twink sourit.

Je pouffe.

L'oreille du prédateur tremble.

Il emmène sa proie dans une cabine.

Je finis ma bière.

Je remonte.

Début de soirée. L'alcool n'a pas encore contaminé l'ambiance. Ça rit, ça chambre. Je recommande une pinte avec un shot de Whisky.

Je bois quelques gorgées et plonge le shot dans mon verre.

Un habitué me regarde, amusé :

- Ben toi, tu rigoles pas.

- Jamais.

Je serai plus détendu, plus présent. Moins con.

Je vais au fumoir. Un type à poil discute avec un jeune homme, tendu ; regard fuyant.

J'entre.

J'allume ma clope.

Le gars à poil me regarde.

- Je me suis branlé hier. Sinon, clairement je serai à fond.

Le jeune homme quitte le fumoir en soupirant.

- Parce que moi, je suis chaud grave. Quand je me branle pas, c'est un carnage. Mais je me suis branlé hier.

- T'inquiète, je me branle souvent aussi.

- Ah ouais ?

- Parfois cinq fois d'affilé.

- Tu la trouves comment ma bite ? Ça va ?

Je regarde son engin. À sa décharge, il fait froid dans le fumoir.

- Elle est très bien.

Il me touche le bras.

- Tu fais de la muscu.

- Ouais.

- Lâche pas, t'es costaud.

- T'es pas mal non plus.

Il me prend par la nuque, s'approche de mon visage. L'odeur d'alcool est forte et ses yeux sont un puit noir :

- Ecoute moi bien petite salope. T'es ma pute. T'es à moi.

Je ris.

- Je suis à tout le monde. Toi y compris. Je te vois plus tard.

Il sourit.

J'ai fini mon verre, j'en prend un autre. Le temps que je me serve, l'homme nu s'est trouvé une autre pute qui lui réchauffe le gland avec sa gorge. Il se réajuste. Il impose son rythme.

Je redescends.

L'homme en costume est assis, seul. Pensif. Il est courbé vers l'avant.

Je m'approche et lui pose ma main sur l'épaule :

- Ça va ?

Il semble sortir d'un rêve. Il me fixe, prêt à l'attaque.

- Quoi ?

- Ça va ?

Ses traits s'adoucissent.

- Bien. Bien, merci.

- Sûr ?

- Ouais, ouais.

Et je le laisse seul avec lui-même.

Fureur nocturne

Il y avait la rage.

La fureur.

Et je ne pouvais pas l'évacuer.

J'ai pris les clés de la voiture et je suis sorti sans répondre aux questions que l'on me posait.

J'étais tout près d'éclater.

J'ai démarré la voiture.

Le moteur faisait vibrer mon corps.

J'étais la voiture.

J'ai roulé tout droit sans vraiment savoir où j'allais.

La route noyée d'ombres et de percées jaunâtres accueillait ma fugue. Je m'impatientsais derrière chaque feu, chaque véhicule dont les phares arrières plongeaient mon habitacle de rouge.

Je voulais l'autoroute.

Je voulais rouler jusqu'en enfer.

Passé la bretelle, je poussais l'aiguille du compteur au-delà de toutes limites.

J'étais une anomalie dans le flux du monde.

On ne pouvait m'ignorer.

J'existais dans mon refus des règles.

Dans le danger.

J'ai voulu dépasser une voiture, me déporter sur la gauche — peut-être un peu trop violemment.

La voiture a glissé le long de la rambarde de sécurité. Une gerbe d'étincelles a accompagné l'impact.

Un vent glacial a surgi du fond de mes tripes jusqu'au bout de mes doigts. J'ai redressé mon véhicule, toujours dans l'impulsivité de ma vitesse.

Une voiture s'est placée face à moi et a freiné par à-coups.

J'ai ralenti.

La voiture a continué.

Je me suis déporté à droite.

L'adrénaline redescendait.

Ma colère avec.

Une bretelle de sortie est apparue. Je suis sorti.

Je ne sais pas trop où j'étais, mais ça importait finalement peu.

Une route traversait une forêt : je m'y suis engouffré. Calmement.

La route était très sombre malgré les pleins phares. J'ai ralenti au cas où un animal traverserait. J'ai ouvert ma vitre pour entendre la nuit. Je me suis arrêté sur le bas-côté et j'ai éteint le moteur.

Je me suis allumé une clope.

Je profitais du silence de la forêt.

Là, un hululement. Plus loin, le craquement de quelques branches. La canopée bruissait sous le vent léger.

J'ai redémarré la voiture en mettant ma compil. « Teardrop » de Massive Attack. Parfait.

J'ai fait un détour pour rattraper la bretelle que j'avais prise et, après un virage serré, je vis une voiture arrêtée pleins phares — warnings en place, devant une forme blanche. Un homme s'avança et me fit signe d'arrêter.

J'ai éteint mon autoradio et j'ai actionné mes warnings également. Je suis sorti de mon véhicule.

Le type m'a dit :

— Les secours vont arriver. Il vaut mieux les attendre.

Il s'est ensuite agenouillé vers une jeune femme allongée en travers de la route dans une robe blanche spectaculaire. Son voile s'était relevé. Ses yeux regardaient sans voir et elle murmurait dans le vent sans même que mon acolyte n'entende.

— Ne bougez pas. Les secours arrivent.

La femme tourna sa tête vers lui mais ne le regardait pas.

Derrière l'autre voiture, une moto renversée. Et plus loin encore, un homme en veste de cuir se tenait l'oreille dans un visage à vif. Il semblait hébété.

J'entendis un drôle de son, mon regard revint sur la femme. De son crâne naissait une rivière de sang qui ouvrait la route en deux.

Je me suis dit :

« Je ne savais pas que le sang pouvait être aussi rouge. »

Au loin, j'entendais de la musique. Derrière l'homme au visage arraché, j'entendais des rires.

Une fête.

Et face à moi.

Un dernier soupir.

L'imparfaite perfection de Madame Gartner

F. Gartner se félicita d'avoir acheté les fleurs elle-même.

Avoir enlevé les portes de leurs gonds donnait au rez-de-chaussée une ampleur impériale. Les compositions florales en soulignaient la splendeur.

Même si tout le monde s'en fichait, le fait qu'elle seule le sût lui donnait entière satisfaction.

Lucy jouait au piano la mélodie d'*Erika*. Les invités chantaient en chœur.

Si seulement j'avais fait réparer ce *Do*, se dit-elle à chaque fois que les doigts de Lucy s'en approchaient.

F. Gartner n'avait pas à s'en faire. Personne n'eut l'air de s'en soucier. L'alcool réajuste toujours les imperfections.

- Vous avez organisé cette réception à la perfection, Katherine.

Le sourire de F. Meyer n'était pas feint. Elle en fut ravie et sourit à son tour. Elle leva son verre et toutes les deux partagèrent une gorgée complice. F. Meyer reconnaissait le talent.

Elle arrêta l'un des enfants pour puiser une mignardise tout en abaissant sa tête d'une pichenette sur le nez. Hors de question que ces yeux tristes gâchent la fête.

- Maman, fit Wilhelm en se précipitant entre les jupons de Katherine.

- Wilhelm, calme-toi.

- Je peux aller dans ma chambre, maman ?

- Attends que minuit arrive puis on t'emmènera à l'étage.

Wilhelm fit la moue mais eut la délicatesse de se retirer lentement en direction de l'escalier. Il en profita pour prendre un toast à l'un des garçons.

Katherine se tourna vers F. Meyer, son sourire le plus charmant sur le visage.

Erika se termina sous les applaudissements. Lucy fit un magnifique salut d'artiste, comme elle l'avait tant de fois répétée. Katherine s'approcha d'elle pour l'embrasser.

Un jeune lieutenant ne la lâchait pas des yeux. Katherine chercha Günter. Il surveillait le jeune officier. Katherine en fut rassurée. Son mari savait observer avec finesse les comportements.

Le brouhaha annonçait le clou de la soirée. Günter sortait ses feuilles.

- Maman.

Katherine reconnut son fils malgré le vacarme. Mais pas cette intonation. Elle vit le Général, trop aviné pour voir sa méprise. Wilhelm était apeuré.

Katherine s'élança avec assurance vers le Général. Elle se saisit d'un des garçons qu'elle débarrassa de son plateau et le fit glisser sur le parquet en direction de l'officier.

- Mon Général ?

Il s'immobilisa.

Katherine lui jeta le jeune garçon dans les bras en attirant à elle Wilhelm.

- Je crains que vous ayez pris mon fils par erreur.

- Votre fils ?

Il regarda Wilhelm puis le jeune garçon effrayé entre ses jambes.

- Pardonnez-moi, F. Gartner. Je crains d'avoir trop bu.

- Ne vous inquiétez pas Général. Celui qui est là sera docile.

- Bien. Bien.

Elle serra son fils. Le Général entraînait l'enfant vers la cave. Des larmes roulaient abondamment de ses yeux tristes. Il regardait derrière Katherine.

Katherine se retourna. La gouvernante se tenait droite, poings serrés.

- Oh ! C'est le tien ?

La gouvernante hocha la tête.

- Je m'arrangerai pour le récupérer avant qu'il ne soit abattu. Va donc coucher Wilhelm.

Katherine embrassa son fils et le poussa vers la gouvernante. Elle retourna au salon.

L'esclandre n'avait pas fait grand bruit. Et c'était la meilleure des nouvelles. Et le Général serait tout à fait disposé par la suite. Cet incident serait utile.

Günter finissait son discours. Il interrogea Katherine d'un coup d'œil. Katherine sourit en hochant la tête.

Günter se détendit. Il leva son verre devant les invités :

- Heil.

Katherine et l'assemblée levèrent leurs verres :

- Heil.

Et tous burent à l'unisson sans entendre le cri lointain d'un enfant.

Une histoire de Noël

- Je me ronge trop les ongles. Ça aide pas à enlever ce goût métallique (*cling, cling*). Ma femme n'aime pas trop que je fasse ça.

Quand elle me voit, elle se lève et va chercher un petit coupe-ongles. Elle ne trouve jamais celui en fer (*cling*). Elle me tend quasiment toujours le rose. Le Hello Kitty.

Ça fait marrer Chloé.

« Papa, fait-elle en souriant, on va te mettre du produit dégoûtant comme moi ? »

Je crois qu'elle m'en veut encore pour le Filmogel. On l'a surtout utilisé pour qu'elle arrête de se sucer le pouce (*cling, cling*).

Et Clarisse... Ma femme, elle a préféré que ce soit moi qui ramasse. Elle dit que les petites filles sont plus aptes à pardonner à leur père (*cling*).

Moi j'en sais rien. Je fais ce qu'on me dit.

On a préparé le sapin la semaine dernière. J'ai fait les choses en grand (*cling*). Un VRAI sapin. Un gros.

On a passé l'après-midi en famille à le décorer. Des guirlandes bleues, vertes et rouges (*cling*). Des leds arc-en-ciel. Des boules couleur or (*cling*).

Et le clou du spectacle, une magnifique étoile (*cling, cling*) que Clarisse avait ramenée de IKEA avec des boulettes de viande qu'on a mangées après. Avec une purée maison (*cling*).

C'est moi qui l'ai préparée avec une tonne de beurre. J'ai jamais été doué pour la cuisine healthy. C'est la chasse gardée de Clarisse (*cling*).

J'ai pris deux gros cadeaux pour mes petits anges (*cling*) : Un Thermomix (putain, ça coûte un bras ce truc) et un set de coiffure pour Chloé.

Juste après le dessert, on s'est filé les cadeaux. J'avoue que moi aussi, comme Chloé, j'étais impatient (*cling, cling*).

Moi j'ai eu un rasoir et un collier de nouilles. Sérieusement. C'était adorable.

On a demandé à Chloé de se mettre au lit. Elle était heureuse. Ça c'est sûr (*cling*).

Je pense que j'ai dû enfoncer le couteau dans la jugulaire de Clarisse vers 1h (*cling, cling*). Juste après la fin de *2001, l'Odyssée de l'espace*. Je ne sais pas ce qu'ils ont avec ce film à nous le mettre tous les ans à Noël.

Je suis monté dans la chambre de Chloé (*cling*) et je l'ai égorgée.

Après, plus rien. Tout est parti. J'avais plus de poids sur les épaules (*cling, cling*).

Ils ne verront pas les huissiers. C'est déjà ça (*cling*). C'est moi désormais qui porterai la charge mentale... Pas vrai, inspecteur ?

Il se rongea l'ongle du pouce et tira. Il arracha une petite bande de peau en laissant couler une larme. Du sang frais rejoignit les croûtes de sang séché de son avant-bras (*cling, cling*).

- Joyeux Noël, inspecteur !

Un matin bien calme

Il ignora ses cris.

Une fois la porte refermée, même le tintement des chaînes ne s'entendait plus aussi fort. Un oiseau chanta au-dehors tandis qu'un rai de soleil lui réchauffait le pied.

Il sourit.

Soigneusement, il se lava les mains et les avant-bras poisseux avant de sortir sa tasse fétiche : *padre del año*.

En un rien de temps, le pain grillait et le café coulait.

Il en profita pour prendre une douche brûlante et se lava méthodiquement le sexe. *Il y a des zones sales et peu accueillantes*, se dit-il en voyant l'eau ocre et carmin se fondre dans la bonde.

"Goodbye horses, I'm flying over you."

Cela le fit rire.

Une fois propre et sec, habillé de frais, il s'assit à la table de la cuisine en buvant son café. Ses tartines beurrées et croustillantes éveillèrent son palais. Dehors, le monde l'attendait.

Il était prêt à donner le change.

FUGUE EN QUATRE MOUVEMENTS

par A.

Fugue, mouvement I

5 avril 1994

"... à l'âge de vingt-sept ans à Seattle. Ainsi disparaît le symbole d'une génération, comme avait disparu..."

Ma fourchette est restée en l'air. J'ai tourné la tête et j'ai vu la maison, les policiers qui arpentaient l'allée. Mes parents étaient sur le canapé et absorbaient l'information sans vraiment y faire attention.

J'ai regardé mon assiette : riz, dahl et steak haché.

Je n'avais plus faim.

Une cartouche de fusil avait réduit un visage en bouillie.

Ma vue s'est brouillée. Je me suis levé avant que ça ne coule. J'ai mis mon assiette dans la cuisine et je suis allé dans ma chambre.

Je me suis assis par terre, face à ma guitare. J'ai attendu un moment avant de la prendre sans brancher l'ampli.

Le mi grave a râpé mon pouce avec une indécence qui m'a immédiatement freiné. Mon cœur battait la chamade.

J'ai pris un médiateur :

Em D, Em D, Em D...

J'ai eu un cri de douleur.

Un poids s'est abattu sur mon plexus.

Je n'arrivais plus à respirer.

Les larmes ont envahi mon champ de vision.

J'ai fondu comme un enfant abandonné.

Monsieur Dehaine continuait de balancer son cours inoffensif sur la Seconde Guerre mondiale. Nicolas me faisait un topo sur les marins de Kronstadt en chuchotant. Il s'était rasé à blanc et portait des Doc Martens à lacets rouges.

Il s'est rapproché pour murmurer :

— J'écoute de la musique oï, faudrait que tu viennes écouter.

Je n'osais pas lui dire qu'il puait de la gueule, je n'avais pas envie de le vexer.

J'ai souri.

J'ai discrètement pris quelques gorgées de vodka de ma flasque pendant que le prof avait le dos tourné, avant de la faire passer à Nico.

Le monde devient supportable quand on se concentre pour ne pas tanguer.

J'ai levé la main.

— Oui, A. ?

— Je peux aller aux toilettes ?

— Vas-y.

Je suis sorti de la classe.

Je suis sorti du lycée.

Je suis sorti de moi-même en vidant ma flasque.

J'ai téléphoné à Igal dès que j'ai reçu son alerte sur mon Tatoo.

— Faudrait vraiment qu'on répète ce pont, à chaque fois tu changes le nombre de mesures...

— Ça dépend du public. On fait du punk. Tu sais que cette tension-là, c'est de l'or.

— Ouais. Peut-être. Mais ce n'est pas reposant.

— Tu sais ce qui est reposant ?

— Quoi ?

— Être équipier chez McDo.

Je suis rentré.

Mes parents étaient devant la télé.

Il y avait un plat dans le micro-ondes : saucisses/purée.

J'ai mangé sans plaisir.

Il a commencé à pleuvoir.

Ça m'a apaisé.

Le réveil a retenti. Je l'ai arrêté net. J'étais réveillé depuis longtemps. J'avais préparé un sac.

Quelques vêtements, de l'eau, des barres de céréales, un peu d'argent, ma carte bancaire. Et un livre sur les légendes arthuriennes.

Je suis parti quand tout le monde dormait.

J'ai pris le RER. Il n'y avait quasiment personne, et ceux qui étaient là étaient dans leurs mondes : des écouteurs, un livre, un regard absorbant le paysage par la fenêtre.

Mon discman jouait In Utero en boucle :

"I miss the comfort of being sad"

La gare du Nord s'éveillait peu à peu. Je suis allé au guichet. J'ai pris un billet pour le premier train qui partait.

Rennes.

Je suis monté dans le wagon alors que le chef de gare sifflait le départ.

Fugue, mouvement II

Au-delà de la fenêtre, le béton avait fait place aux champs, aux forêts et au ciel bleu. Je lisais mon bouquin et l'unique autre passager m'observait. J'essayais de me concentrer, légèrement agacé.

"La jante fu navree el col, si seigna trois gotes de sanc, Qui expandirent sor le blanc, si sanbla natural color."

L'homme se leva et s'approcha.

-Tu vas à Brocéliande ?

Je le regardai, méfiant.

- Tu lis Chrétien de Troyes, j'imagine.

Je fronçai les sourcils.

- Sérieux ? Tu sais pas ?

- Je sais pas quoi, dis-je sèchement.

- La forêt de Paimpont, à côté de Rennes. C'est censé être la forêt de Brocéliande. Il y a même une fontaine dans la forêt. Une fontaine qui bout. C'est mentionné dans le Chevalier au Lion.

Il prit mon bouquin, me laissant sidéré, puis chercha tranquillement une page. Il me le redonna et indiqua du doigt un passage :

"Je vis pendu à l'arbre le bassin, de l'or le plus fin qui ait jamais encore été mis en vente sur quelque foire que ce soit. Croyez-moi la fontaine bouillait comme de l'eau chaude. Le perron était fait d'une seule émeraude percée comme un tonneau, et dessous il y avait quatre rubis, plus flamboyants et plus vermeils que le soleil au matin quand il paraît à l'orient."

- Il n'y a pas d'or ni de pierreries, mais la fontaine existe, et elle bout. C'est la fontaine de Barenton.

Le conducteur annonça l'arrivée en gare de Rennes.

Le type me fit un grand sourire.

- Bienvenue en Bretagne.

La galette saucisse réchauffait mes doigts tandis que je déambulais sur le marché.

"Pains médiévaux !"

“Elles sont pas chères les butternuts.”

Je traversai la place et me trouvai devant une tripotée de bars ouverts où les clients buvaient en riant.

Je m’installai discrètement à côté d’un groupe de jeunes déjà brûlés de vin blanc, de pains et de pâtés. Je commandai une bière.

On m’apporta une pinte.

L’un des membres du groupe me tendit une tartine de rillettes :

- Eh ? Tu veux goûter ?

J’acceptai.

Il m’offrit un cacheton avec un grand sourire, puis sa canette pour le faire passer. Pierre-Olivier était déjà à l’ouest et ses grands yeux verts absorbaient le monde avec gourmandise.

Val et Florian riaient sans raison en nous suivant sur les sentiers du parc.

- Si tu regardes bien dans les arbres, c’est possible que tu vois des trucs bizarres.

Pierre-Olivier regarda Val qui acquiesça :

- Des créatures sylvestres.

Florian se mit à rire.

Je risquai un regard vers les hauteurs. J’avais l’impression que les branches respiraient.

La nuit tomba. Je refusai la canette de bière que l’on me tendait. Je repoussai gentiment - une nouvelle fois - les mains de Pierre-Olivier qui caressaient ma peau en tremblant.

- Je voudrais aller à Brocéliande.

Val et Florian me regardèrent sans étonnement.

- Faut que tu ailles à Plélan par la gare routière.

Pierre-Olivier posa son bras sur mes épaules :

- Tu pourras y aller demain. Tu peux rester dormir chez moi.

Val et Florian eurent un sourire.

Je déclinai l'invitation même si je désirais être serré par des bras chaleureux.

Je les quittai en planant encore.

La gare routière jouxtait la ferroviaire. Je m'installai sur un banc. Je m'endormis malgré le froid sous le bruit des néons blafards.

Fugue, mouvement III

Plélan-le-Grand parut par la vitre tandis que mes yeux s'ouvraient sous un rayon de soleil. L'autobus grogna en ralentissant son allure.

— Plélan-le-Grand, cinq minutes d'arrêt.

Je descendis en baillant et suivis le conducteur au café. Je pris une noisette en me laissant bercer par le brouhaha ambiant. Je remerciai le serveur et me résolus à suivre le panneau que j'avais entrevu en entrant dans le café : « Paimpont ».

Je marchai le long d'une route qui, peu à peu, s'isolait dans la campagne.

Posé sur un poteau, en haut d'une légère montée, un petit rapace me fixait. Au fur et à mesure que j'approchais, il haussait invariablement les omoplates puis déploya ses ailes et s'envola.

Je l'observai un moment planer dans l'immensité du ciel bleu.

Je revins sur la route et fus saisi par l'étrangeté du tronçon qui s'enfonçait dans la forêt. J'étais encore entouré de part et d'autre par des champs et je m'apprêtais à changer radicalement de lieu.

La forêt était un mur.

Les hautes branches des arbres formaient des voussures délicates qui laissaient filtrer par endroits les lumières orangées du soleil levant.

Je m'avançai, intimidé.

Même si le chant des oiseaux recouvrait le silence de la forêt, la solennité des arbres qui me surplombaient écrasait mon assurance. J'avais l'impression d'être observé à chacun de mes pas.

Au bout d'un bon kilomètre en ligne droite, sans une voiture venant rompre ma solitude, j'eus, l'espace d'un instant, l'impression d'être le dernier homme sur terre.

Il y eut un virage qui s'ouvrit sur ma destination : « Paimpont ».

Les branches hautes s'écartèrent, laissant place à une clairière urbaine.

Un oiseau pépia et je le vis depuis une niche où une statue de la Vierge Marie semblait poser les yeux sur mon arrivée.

Je revins aux maisons face à moi. Rassurantes, elles semblaient pourtant ignorer ma présence.

J'errai dans les rues vides. Le lierre envahissait les façades de certaines bâtisses. Au milieu du feuillage, je vis une plaque :

"Ici Mme Henri de Gaulle a entendu, le 18 juin 1940, l'appel de son fils, le général de Gaulle

Libérateur de la France

1860-1940"

Continuant ma déambulation, j'entendis les cliquetis de couverts sur des assiettes. Je suivis le bruit et me retrouvai face à une crêperie que bordait un grand étang.

J'entrai.

Quelques clients me regardèrent tandis que je patientais à l'entrée. La salle était spacieuse et une grande baie vitrée s'ouvrait sur l'étang où quelques poules d'eau nageaient tranquillement.

La serveuse me jeta de temps à autre un regard en faisant des allers-retours entre les tables. Au bout d'un instant, elle posa les yeux dans les miens :

— Vous voulez pas que je vous porte, non plus ? Installez-vous !

Je balbutiai un merci et me posai à la première table libre sous les rires de quelques témoins. La serveuse me mit la carte entre les mains en passant déposer deux assiettes à une table voisine.

Je choisis une complète que l'on m'apporta en à peine quelques minutes.

Le sarrasin, l'œuf, le jambon, le fromage, les champignons : j'eus l'impression de n'avoir jamais mangé une telle galette de ma vie.

— Dites, osai-je à la serveuse, vous ne sauriez pas comment je pourrais me rendre à la fontaine de Barenton, par hasard ?

— En voiture ?

— Non, à pied.

Elle resta un moment immobile et silencieuse.

— Va falloir bien marcher. Faut prendre la route juste derrière, le long de l'étang. Mais mieux vaut prendre une carte. Il y en a au café de l'autre côté.

Sur ce conseil, j'allai au rade à quelques mètres de là.

Au comptoir, deux hommes riaient. Ils me dévisagèrent sans se départir de leur bonne humeur. L'un d'eux leva son verre et me fit un clin d'œil :

— Il aurait pas besoin d'un chouchen, le petit nouveau ?

La tenancière lui jeta un regard noir puis s'adoucit en se tournant vers moi :

— Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

— Je voudrais une carte pour aller à la fontaine de Barenton.

— En voiture ?

— Non, à pied.

L'homme au clin d'œil revint à la charge :

— C'est ce que je disais, il a besoin de chouchen, pour le courage.

Je souris :

— Et j'essaierai bien un chouchen, pour le courage.

— Avant, il y avait du venin d'abeille dedans, ça faisait tomber à la renverse. Plus maintenant.

Le chouchen était doux et avait un goût de miel. Il me réchauffa le gosier et me donna un relent de courage quand la tenancière me montra la distance à parcourir en me tendant la carte.

— Vous faites des sandwiches ? demandai-je.

— Les meilleurs.

— Alors, deux jambon-beurre, s'il vous plaît.

— Je te rajoute le fromage. C'est pour moi.

Les deux hommes acquiescèrent silencieusement.

Au son du couteau, la baguette assurait le croustillant. Elle me tendit le tout et je lui donnai ma carte.

— Merci, fit-elle en la regardant, mais XXX, c'est ton nom ?

— Oui, madame.

— C'est marrant, c'est également le mien.

Elle me rendit ma carte et m'observa attentivement.

— Bonne marche, me dit-elle.

Alors que je sortais, les deux hommes reprirent du chouchen.

Je décidai de contourner l'étang pour rejoindre la route un peu plus haut. La petite place derrière le café attira mon attention : un obélisque, un monument aux morts surmonté de la statue d'un soldat verdâtre. Et derrière, une gigantesque abbaye. Et derrière encore, la forêt.

Fugue, mouvement IV

Je laissai Paimpont derrière moi et je rentrai dans une partie domestiquée de la forêt.

La statue de Judicaël trônait au centre d'une place de terre rouge, gardant l'entrée d'une grotte que surplombait la Vierge Marie.

Un petit sentier, discret, se présenta dans le fouillis de la sylvie sauvage, m'invitant dans le murmure du zéphyr.

À travers le treillis de jeunes arbres, j'aperçus la crêperie encore ouverte. Les lointains sons des couverts se mêlaient à ceux de la forêt.

Des brindilles se brisèrent sous mes pas et, au fur et à mesure, mon corps se déplaça plus lentement, plus habilement, plus silencieusement.

Je me glissai dans l'entrelac de l'humus et des végétaux, des cadavres et des insectes, du passé et du présent.

Dans la profondeur de la forêt, mon regard ne parvenait pas à percer l'obscurité. Je ne pouvais percevoir que ce qui était au plus proche de moi.

Soudain, face à moi, un gigantesque bloc de pierre grisâtre, isolé, griffant le vert de la forêt avec une puissance telle que mes poils se dressèrent derrière mon cou.

Au moindre instant, je m'attendais à voir une main gigantesque ouvrir le tombeau d'un géant.

Je reculai prudemment et suivis le chant d'un oiseau afin de m'éloigner au plus vite de cet endroit.

La végétation se densifia. Je repoussais les jeunes troncs pour pouvoir avancer. Les branches griffaient ma tête, mon visage, mon corps dans son entier. La forêt semblait vouloir me posséder.

J'arrivai enfin face à une immense clairière recouverte d'une multitude de petits monticules de mousse d'un vert spectral.

Je m'avançai et sentis mon pied s'enfoncer comme dans un tapis persan.

Prudemment, j'arrivai vers le centre de la clairière quand, soudain, ma jambe s'enfonça à travers la mousse.

Je sentis l'eau mouiller mes sous-vêtements quand, avançant toujours, je dus lever mes bras lorsque l'eau m'arriva à hauteur d'abdomen.

Je marchai lentement pour rejoindre la rive la plus proche.

Je m'y hissai dès que je le pus et retirai mon pantalon pour inspecter mes membres.

Aucune sangsue.

J'étais exténué.

Mais il me fallait continuer.

J'avançais difficilement à travers la futaie anarchique. J'eus l'impression de devoir me battre pour chaque mètre avant que celle-ci n'abdiquât.

Une saignée faite par l'homme. Une ornière faite par des pneus.

Je ressentis un immense soulagement.

En suivant cette ouverture, je fus attiré par un arbre étrange. Un hêtre recouvert de cette mousse fantastique et aux branches de Gorgone. Autour de moi, des centaines de blocs de pierres ensevelis, moussus, emprisonnés dans des racines.

Un bruissement m'indiqua la voie à suivre. Comme une évidence. Je crus entendre un ancien chant, une ancienne vie.

Et au bout de ce bruissement, les arbres s'écartèrent et je trouvai un sol nu.

Là, sous un vieux chêne, une table de pierre était enlacée par les racines.

Tout près, une petite travée de pierres s'enfonçait dans la terre. Et un petit - très petit - ruisseau s'en échappait.

Je m'approchai et m'agenouillai pour regarder la source. Je me baissai pour y puiser de l'eau au creux des mains. J'y goûtai :

Fraîche et pure.

Je regardai l'eau. Elle ne frémissait pas. Puis, d'un coup, une ribambelle de bulles remontait du liquide. Puis plus rien.

Je me relevai et regardai autour de moi.

Pas âme qui vive.

Le silence.

Paisible.

Je m'adossai à l'arbre, entre ses racines, et je m'endormis.

Lorsque j'ouvris les yeux, je vis au-dessus de moi, dans les branches, les petites billes noires d'une dizaine d'écureuils au pelage roux qui me fixaient sans bouger.

Je glissai lentement contre le tronc du chêne pour me relever.

Ils tressaillirent et se tendirent, tout en m'observant.

Quand j'appuyai sur mes jambes, ils se faufilent de branches en branches pour fuir loin de moi.

Le soleil filtrait à travers les voûtes de l'arbre, l'eau ruisselait et je m'assis sur la table de pierre, mangeant tranquillement mon jambon-beurre et fromage.

Je déposai le croûton et quelques morceaux de pain sur la pierre et marchai loin de la fontaine.

Des arbres étrangement tordus m'indiquaient une direction que je suivis et j'arrivai dans un petit bourg : Folle-pensée.

J'entendis le bruit d'un tracteur que je rejoignis à l'orée d'un champ, à la sortie du village.

- Bonjour monsieur. Je ne sais pas où je me trouve. J'aimerais aller à Rennes.

La lumière déclinante éclairait les traces de la forêt qui maculaient mes vêtements.
L'homme m'observa avec calme.

- Je t'y conduirai. Après que tu te sois nettoyé et que nous ayons mangé.

Après avoir garé son tracteur, il m'invita à me laver et me donna des vêtements propres. Il réchauffa un plat qui embauma la pièce d'une odeur de choux. Et tandis que nous mangions, je lui racontai mon périple :

- Et la dame du bar, à Paimpont, elle affirme qu'on a le même nom.

- Et tu y crois ?

Puni de sortie pour au moins un mois.

Pas grave.

Je mangeai tranquillement mes pâtes bolognaises et en savourai chaque bouchée tandis que mes parents regardaient sans voir la télévision :

"Le matin, à huit cents mètres de l'aéroport, huit corps baignent dans leur sang. Quatre hommes et quatre femmes de la minorité Tutsi..."

Je n'ai pas pu me taire :

- Ce monde est moche.

Mes parents m'ont regardé, surpris.

J'ai pris mon assiette et mes couverts et je me suis isolé dans la cuisine pour manger.

Chacun de mes gestes contenait toute ma rage.

La Demeure Vertueuse

Par A.

Épisode 1

Cette demeure a toujours été de celles que l'on jalouse, elle attirait les regards malgré elle ; elle semblait agir sur tous les êtres vivants, mâles et femelles, pour autant que leurs yeux fussent fonctionnels.

Elle trônait, souveraine, derrière les grandes grilles noires forgées de lianes et de lys, suspendue entre le gazon soigné, ponctué de bandes de fleurs colorées, et le grand ciel bas et bleu.

Cette maison reflétait des rêves et c'était la mienne.

J'entendis Jérôme s'introduire dans la chambre, son pas lourd faisant grincer le vieux parquet d'Arenberg. Il ouvrit les rideaux et la fenêtre : la lumière traversa mes paupières d'un rouge veiné de grenat.

J'ouvris les yeux et Jérôme, tiré à quatre épingles, les mains dans le dos, me sourit :

- Bonjour monsieur. Le petit déjeuner vous attend.

Il sortit calmement, avec son flegme légendaire, et ferma délicatement la porte de bois moulée d'or.

Je repoussai l'édredon et profitai de la fraîcheur du dehors pour caresser mon corps nu.

Détendu, je posai un pied sur le sol et m'exaspérai du bruit de sabot.

Il allait encore falloir gratter les callosités.

J'entrai dans la salle d'eau attenante. Guidé par la mosaïque de verre et lapis-lazuli, je me retrouvai dans la douche italienne.

La chaleur de l'eau me délassa un instant avant que je me frictionnasse la peau avec un gel douche « fraîcheur ».

Je pris la chaise de plastique blanc et l'éloignai du mur en marbre de Carrare pour me gratter la corne sous la température bienfaisante du jet.

J'avais beau m'en occuper avec rigueur et constance, ça revenait toujours.

Je m'imaginai les domestiques, chaque soir, faisant les mêmes gestes que moi. Gratter, gratter encore dans une symphonie de squames.

C'est en pensant à eux que je m'efforçais d'être convenablement mis. Je m'habillai de noir et de pourpre et sortis de ma chambre.

Les fleurs avaient toutes été renouvelées, les senteurs délicates suggéraient des compositions exotiques. Les jardiniers avaient un nez exceptionnel.

La salle à manger, vaste et lumineuse, me vit entrer. Je m'y installai au bout de la grande table où m'attendaient assiettes et couverts.

Le personnel s'affairait ici et là à replacer, comme chaque jour, les vases et babioles au centre de chaque meuble tandis que Jérôme s'apprêtait à me servir des tranches de bacon grillées.

Une servante s'étendit de tout son long dans un fracas assourdissant. La théière, désormais morcelée, laissait s'échapper des coulures ambrées qui glissaient vers la rigole de la pièce.

- Veuillez l'excuser, monsieur, intervint Jérôme. Elle est nouvelle.

- Elle s'habituerà, dis-je en posant ma main sur son bras, nous sommes tous dans le même bateau.

- Effectivement.

Je souris à la jeune novice qui ramassait les éclats de porcelaine de Chine, le visage empourpré.

- Ne les jetez pas, dis-je, nous en ferons un *Kintsugi*. Ce sera formidable.

- Pardon monsieur, je ne voulais...

- Ne vous inquiétez pas. Cela m'arrive également.

Elle sortit en me remerciant une ou deux fois de trop.

Jérôme m'apporta une nouvelle théière, puis il déposa des œufs brouillés face à moi.

L'alliance parfaite de la texture crémeuse des œufs et du fumet de la viande se sublimait au contact du pain croustillant et beurré.

Le goût en bouche, je quittai la salle à manger pour me rendre à mon bureau.

Je dépassai quelques domestiques qui astiquaient les rigoles en émail de toutes les pièces de la maison et m'installai finalement face à ma table de travail.

Une fastidieuse pile de factures plus tard, je m'attardai sur les lettres de quelques connaissances et, par ennui, soupirai en me jetant sur le dossier du siège de cuir noir.

Je fixai nonchalamment les motifs du papier peint et me perdis dans la contemplation du *Vert de Paris*. Si maintenant il était dépourvu d'arsenic, cela n'avait pas toujours été le cas.

C'est ici-même qu'avait été retrouvée mon aïeule, morte empoisonnée, ses fluides s'écoulant certainement au sud, dans cette cunette immaculée. Son mari, dont le portrait trônait toujours dans le bureau depuis plus d'une centaine d'années, avait été guillotiné. Pour rien.

J'observai les traits du tableau. Je partageais avec lui le bleu intense de ses yeux, l'harmonie de son visage, le nez aquilin - le même qu'un Apollon. Seule ma blondeur tranchait avec ce passé. Le téléphone sonna :

- Monsieur XXXXX ?
- Lui-même.
- Je dois vous donner le diapason. Aujourd'hui.
- Pardon ?
- Vos parents ne vous ont-ils rien dit ?
- Je ne comprends...
- J'arrive d'ici une heure. Vous avez des choses à apprendre.

Épisode 2

Je posai le téléphone, lentement, regard incertain.

Mes sourcils se froncèrent. Mon corps se raidit puis je sortis en trombe.

Je marchai le long des sillons blancs. Trop vite : le couloir semblait trop étroit, mes pieds roulaient sur le sol trop instable. Je slalomai inévitablement, mes mains glissant le long de murs désormais inconnus.

Je tombai.

Une servante m'aperçut et se précipita :

- Monsieur ? Tout va bien ?

Elle m'aida à me redresser.

- Jérôme ! Savez-vous où se trouve Jérôme ?

- Je ne le sais pas, monsieur.

Je m'éloignai d'elle, la laissant interdite. Je sentis son regard peser jusqu'à ce que je rejoigne l'escalier d'apparat.

Arrivé sous le grand lustre de cristal, je constatai que les grandes portes de l'aile de réception étaient ouvertes.

Des hommes sortant des meubles précieux m'ignorèrent en passant à côté de moi.
Je restai interdit.

Sous la grande coupole de la salle de réception centrale, Jérôme observait une armée de mains qui installaient des grilles de fonte couleur or sur les rigoles nettoyées.
En m'avançant, je contemplai l'ensemble des salles et m'approchai du majordome. Il était un chef d'orchestre d'une partition qui m'était inconnue.

Il m'aperçut et me fit un signe de tête.

- Monsieur ?

- Que faites-vous, Jérôme ? Pourquoi ouvrir les salles de réception ?

- Je comprends vos interrogations, monsieur, mais je ne suis pas habilité à vous répondre.

- Je... Je viens de recevoir un appel. Un homme vient me donner un... un diapason.

- Alors, monsieur, dès que vous serez en possession de cet objet, je serai votre éternel obligé. En attendant, j'ai une tâche à terminer.

- Qui vous a donné la permission de...

- Monsieur, l'homme que vous allez rencontrer vous donnera toutes les informations dont vous aurez besoin.

Et il me quitta pour superviser le personnel qui dégondait les portes entre les salles.

Je regardai l'immensité des pièces avec des yeux nouveaux. Mes souvenirs anciens refluaient à la surface et, devant la magnificence fraîchement lustrée, ils me parurent bien ternes.

Trois gigantesques bâtiments qui, dénués de leurs portes intérieures, formaient un immense terrain pour la danse. Décorés d'or, d'ambre et de miroirs, ils faisaient un arc de cercle autour d'un grand patio, terminé d'un mur orné d'une reproduction - grandeur nature - de *La Porte des Enfers* de Rodin. Deux ouvertures, de part et d'autre du mur, que l'on pouvait fermer de portes en fer forgé de fleurs, donnaient sur le jardin à l'anglaise.

Les trois grandes salles étaient chacune surplombées de coupoles dont l'intérieur était recouvert de miroirs. Les toits pointus des bâtiments n'en laissaient rien paraître dans une géométrie impossible.

Je sortis par la salle centrale pour rejoindre l'antichambre et son escalier d'apparat, accompagnant le personnel qui emportait des meubles vers mes quartiers d'habitation, encombrant l'entrée.

Entrée qui s'ouvrit sur une assemblée en costumes.

Un petit homme, ridé comme un raisin sec, cheveux d'un blanc intimidant, prit un air des plus affables et me serra chaleureusement les mains.

- Monsieur XXXXX, je suis tellement heureux de vous rencontrer. Je vois à votre air que vous avez mille questions à me poser. Et j'y répondrai avec le plus grand des plaisirs.

Il me lâcha la main et m'invita à rejoindre le petit groupe apprêté qui l'accompagnait. Une ribambelle d'individus disparates, absorbés par la beauté des lieux.

- Nous avons d'abord quelques petites choses à régler, termina-t-il, et je serai ensuite tout disposé à dissiper vos questionnements. En tête à tête, s'entend.

Il se dirigea dans les salles et s'approcha de Jérôme, notre petit groupe le suivant de près. Le majordome me regarda un instant avant de se tourner vers l'homme.

- Mon cher Jérôme, je vois que vous avez fait un travail tout à fait remarquable, comme à votre habitude.

Je tiquai, effaré par cette accointance.

- Les "organisateurs" devraient arriver d'ici quelques instants. Ainsi que leurs... "décorateurs". Je vous laisse les guider pour que tout soit selon leurs goûts.

L'homme sourit. Jérôme sourit. Un sourire de hiéroglyphe, impossible à déchiffrer. L'homme me fit face et tous les yeux du groupe en firent autant.

- Veuillez m'excuser, je ne me suis pas présenté. Je suis Victor. Je suis en charge de ce site. Les gens qui vous entourent n'ont aucune importance, ce sont "les invités", rien de plus. Il s'agit pour vous de bien retenir ce qui va suivre. Ensuite, nous parlerons.

A peine eus-je l'idée de protester qu'il tourna les talons et entraîna le groupe, dont je faisais désormais partie, vers les étages.

Nous passâmes devant mon bureau et j'y risquai un œil vers mon aïeul, qui resta désespérément silencieux.

Des domestiques chargés de victuailles, de tissus délicats et de papier toilette attendaient devant un immense tableau représentant Saint Jean-Baptiste sortant des ombres, un doigt de la main droite tendu vers le haut.

L'homme pivota vers moi avec le même sourire que le saint et sortit de sa veste un petit objet de métal : une tige se séparant en deux hautes branches parallèles.

Il plaça l'objet au-dessus du doigt peint en me regardant puis, suivant la direction indiquée, il s'arrêta sur le cadre.

Un petit cercle dans la dorure.

Il frappa le diapason contre le mur. Un son étrange emplit le couloir, et je sentis même mes os vibrer un court instant.

Il toucha le cercle avec la pointe du diapason : la peinture se déplaça avec le mur vers un couloir sombre.

Une porte dérobée.

Dans ma maison.

L'homme rangea le diapason et actionna un interrupteur, allumant des ampoules nues qui éclairèrent un vieil escalier de bois.

Les domestiques y pénétrèrent et nous les suivîmes pour finir dans une immense salle entrecoupée de forêts de poutres de chêne, soutenant la toiture. À intervalles réguliers, trois coupoles vitrées donnaient à voir les salles de réception.

Des miroirs sans tain.

Les invités se plaçaient en plaisantant sur les différents sofas disposés ici et là. Les domestiques remplissaient les frigidaires, recouvraient les tables basses de nappes précieuses, quelques-uns passaient l'aspirateur.

En contrebas, de jeunes arrivants : boucles d'oreilles, de nez, de sourcils, de bouches ; tatouages sur différentes parties du corps. Ils gonflaient des ballons, installaient des panneaux de bois peints naïvement, tandis que d'autres branchaient des câbles d'enceintes gigantesques sur une sono et d'extravagantes machines de mixage.

Et tout ce petit monde ignorait le personnel qui finissait de déboucher au Karcher les orifices des conduits où aboutissaient les rigoles.

L'homme me saisit le bras et m'entraîna hors de la pièce.

- Au revoir, monsieur.

Je me tournai vers l'origine de la voix fluette qui venait de briser ma torpeur : la jeune novice me fit un grand sourire peu assuré. Je le lui rendis. Et mon sourire devait sans doute être le même.

Arrivé devant la bibliothèque, l'homme ouvrit la porte et m'y fit entrer. Son autorité naturelle ne souffrait d'aucun compromis.

- Je suis navré de la perte de vos parents ; veuillez accepter mes condoléances pour le moins tardives.

- Je vous remercie, Victor.

- Vos parents ne vous ont pas donné toutes les clefs nécessaires pour ce jour grandiose, ni les explications des nombreuses bizarreries architecturales de cette demeure. Cette maison vous change. Mais ceci, vous le savez.

Il se rendit devant l'un des rayons de la bibliothèque et en sortit sans hésitation un livre qu'il me tendit.

- Laissez-moi ôter toutes vos interrogations et surtout, écoutez attentivement. Vous n'êtes pas le propriétaire de cet endroit : *vous en êtes le gardien.*

Épisode 3

Les paroles de Victor voletaient encore dans mes pensées alors que je déambulai dans l'immense salle, entouré de centaines de corps dansants, en sueurs, parfois hallucinés.

Des tentes avaient été installées. Une longue file d'attente s'était formée pour tester la qualité des drogues, achetées aux dealers postés en quelques endroits stratégiques. Certains traînaient, hilares, sur le stand de prévention sous le regard de la Protection Civile.

La pénombre laissait les néons de lumière noire transformer les tissus clairs, les dents et les yeux luire d'une brillance surnaturelle.

Je marchai, un peu hagard, porté par la sensualité de la musique, observant, de ci de là, de jeunes hommes torsés nus, bières en mains, rythmer la musique de gestes parfois discrets, parfois harmonieux, toujours étranges.

De jeunes femmes semblaient vouloir dompter la moindre vibration dans des postures quasi chamaniques.

L'une d'elle s'approcha de moi, les lasers entourant son corps comme la *Virgen de la Guadalupe*, le regard hypnotique.

- Vous êtes beau.

Et sans préavis, elle me serra dans ses bras. J'en restai estomaqué, les bras ballants. Puis elle se recula :

- Prends bien soin de toi.

Elle me fit un grand sourire puis disparut dans la foule en dansant.

Je la regardai se fondre dans la masse puis j'observais *La Porte des Enfers. Les Trois Grâces* et *Le Penseur* semblaient ignorer la joie, l'excitation et l'insouciance pour soutenir le poids de ma position.

Je quittai le patio, laissant la rave derrière moi. Il me sembla que les arbres du jardin vrombissaient au rythme des kicks de la "*Trance Goa*".

Victor et Jérôme m'attendaient au coin de la demeure. Le petit homme regarda sa montre. Les bénévoles des stands sortirent de la party, suivis de près par la Protection Civile.

L'un d'eux s'approcha de nous et s'adressa à Victor :

- Vous pouvez y aller.

Jérôme leva le bras.

Des domestiques refermèrent les portes de fer forgé du patio.

La rave était désormais confinée.

Jérôme se décala légèrement. Il me regarda puis finalement Victor :

- *Accidat quod necesse est.*

- *Accidat quod necesse est*, répéta Victor en souriant.

Le majordome me fit un signe de tête avant de s'éloigner vers la grille d'où sortait le dernier bus qui avait amené les fêtards.

Victor et moi entrâmes dans la demeure. Les portes menant à l'aile de réception avaient été condamnées. Une énorme poutre en bloquait l'ouverture.

Les basses de la musique faisaient trembler le cristal du lustre.

Victor se dirigea vers une petite porte discrète et l'ouvrit. L'odeur d'humidité de la cave s'échappa violemment et accompagna notre descente.

Nous suivîmes les couloirs regorgeant de vins millésimés, traversâmes les salles d'entrepôt où reposaient des souvenirs ou des trésors, dépassâmes les niches vides, les colonnades anciennes. Au fur et à mesure, la musique sembla s'effacer jusqu'au silence le plus complet. Le sous-sol de la maison était un labyrinthe que Victor, vraisemblablement, avait déjà arpenté.

À un embranchement, il se saisit d'une des torches provenant d'une caisse isolée sur notre chemin et l'alluma.

- Suivez moi de très près, me dit-il.

Le couloir ancestral devint un boyau hésitant entre la construction humaine et la grotte sauvage. L'obscurité y était presque palpable.

Au bout, il n'y avait que la roche sombre et une odeur indéchiffrable. Victor avança la torche et traversa la roche.

Enfin je le crus d'abord.

La roche était si noire que le trou qui y avait été creusé était invisible sans sa manœuvre : un étroit tunnel, de la taille d'un homme. La surface était si polie qu'elle ne renvoyait aucune lumière.

- Je n'irai pas plus loin, fit Victor. Vous devez y entrer seul... Et vous devez y entrer nu.

Il sortit le diapason de sa veste et l'agita devant moi.

- Le tissu atténue les vibrations.

Je retirai lentement mes vêtements : veste, chemise, débardeur, chaussures, chaussettes. Mes pieds sentaient chaque grain de roche, chaque aspérité... Et ce froid minéral.

- Votre caleçon et votre chemise, je vous prie, dit-il sèchement.

Je soupirai puis m'exécutai.

- Nous nous reverrons après, lança-t-il en me tendant le diapason.

Il me confia la torche et s'en fut, disparaissant dans la pénombre.

Je restai un moment seul face à l'ouverture. Je fermai les yeux, un instant.

Puis j'entrai.

La torche semblait ne pas éclairer. L'obscurité était presque solide. Je ressentis le contact de la roche polie sur l'épaule, la jambe, le bras. Chaque contact me faisant frissonner.

Soudain, la flamme de la torche sembla s'agrandir. J'arrivai dans une anfractuosité faite de courbes. Je tournais la torche autour de moi : la cavité était recouverte de mosaïques, des lignes entrecroisées de façon régulière. Comme des mailles. D'une finesse irréelle.

Je commençais à ne plus pouvoir fixer mon regard dans la profusion de lignes. Je retenus un haut-le-cœur. Je fermai les yeux et calmai ma respiration.

Le sol. Je devais regarder le sol.

Mais le sol lui même était composé des mêmes motifs.

Je d glutis, nauséeux. J'av n ais en ouvrant et en fermant les yeux. Puis, je vis le cercle. Un petit espace au sol, sans motifs.

Je m'y pla ai.

Je me baissai et fit tinter le diapason. La vibration me traversa au même instant.

Le son sembla se démultiplier en tous les endroits de la pièce et je sentis mes os vibrer. Les motifs semblaient se mouvoir, les mailles se desserrer, et je vis se former un accroc face à moi : une ouverture dans ce tissu de pierre.

Je m'y engageai.

Un souffle chaud enveloppa mon corps tandis que je m'agenouillai pour avancer, torche en avant.

Les parois étaient gluantes et je ne sus différencier mon pouls des pulsations de l'étrange matière que je traversai.

Le conduit s'élargit sur une salle que je devinais gigantesque à l'écho de chacun de mes gestes.

A la vue de la paroi sombre qu'éclairait faiblement ma torche, j'eus un mouvement de recul. Sous les lueurs hésitantes du feu, elle parut suintante, lisse... Vivante.

La travée où mes pieds se posaient semblait d'une autre nature. Une pierre rassurante enfoncée dans la paroi et taillée de part et d'autre, en un bloc, de rambardes que le temps avait rendu informe. Le ruissellement. L'érosion peut-être.

La digestion.

La pensée s'imposa, inquiétante. Je la balayai de mon esprit mais elle subsista.

J'avançai lentement, en suivant les parapets qui s'enfonçaient dans l'obscurité. Je perçus une masse. Un autel de pierre. Un petit monolithe.

Au même instant, un souffle venant des profondeurs dépassa mon havre de pierre, accompagné d'un bruit rauque, proche de l'infrason. Tout trembla, mon courage céda. Mon cœur voulut fuir hors de ma poitrine.

Puis le calme.

Je fixai la forme devant moi. J'avançais en essayant d'amoindrir le bruit de mes pas. La pierre était gravée de signes inconnus. En son sommet, un trou y avait été creusé.

Et à ses pieds, une boîte en bois.

La boîte à bijoux de ma mère.

Je glissai le diapason dans le trou du monolithe. Il ne se passa rien. Rassuré, je me baissai et ouvris la boîte. A l'intérieur, un carnet et un livre à la couverture de cuir épaisse sans titre apparent.

À la page de garde, je lus ceci :

De Vermis Mysteriis

Ludvig Prinn

Je pris une page au hasard. Des croquis. Du diapason. Le même. Le texte latin en donnait les dimensions, les mesures exactes, la matière.

Une autre page semblait donner à voir ma demeure. Une coupe. Transversale. Depuis le toit jusque...

Je me levai et regardai au delà du monolithe. Je m'avançai jusqu'au bout du chemin de pierre. Un garde-fou m'empêchait d'aller au delà.

Je vis des renforts de métaux, couleur rouille, plantés dans la paroi, soutenant la plate-forme où j'étais pour libérer un espace qui avait l'air de s'enfoncer loin en contrebas. Je crachais et attendis d'entendre que mon glaire atteigne le sol.

Il n'y eut aucun bruit.

A mes côtés, il y avait une roue. Une vanne accrochée à un mécanisme de métal qui menait vers la paroi suintante. Un dispositif y avait été attaché, en hauteur.

D'abord, un gigantesque container vitré permettait de voir, au fond, un liquide verdâtre et des agglomérations de matières indéfinissables. Cela devait stagner là depuis bien longtemps.

Plus haut, d'innombrables tuyaux y étaient rattachés. Et plus haut encore, on apercevait des blocs de pierre taillée que la paroi absorbait comme une... Comme une gencive.

Je frissonnai.

Je retournai à la boîte et ouvrit le carnet. Je reconnus l'écriture de mes parents. Une feuille tomba. Je la ramassai :

Mon chéri,

Si tu lis ceci, c'est que nous sommes mort et que tu dois faire ce qui doit être fait.

Nous avons cherché à briser le cycle. Victor et Jérôme nous ont accompagné dans cette démarche.

Si tu es là : Ne leur fais pas confiance.

Nous t'aimons de tout cœur.

Tu es ce que nous avons de plus pur en ce monde.

Fais ce que tu dois faire.

Lis nos recherches.

Prends bien soin de toi.

Maman et Papa

Je me suis assis et j'ai longuement regardé la lettre en laissant sortir ma douleur. Et mes larmes. J'ai sangloté comme un enfant : sans témoin.

- Qui suis-je, moi ? Si vous n'avez pas réussi... Alors...

Je glissai le tout dans la boîte et la refermai. Je me levai et je me saisis du diapason. Et je le fis résonner avant de le replacer.

La vibration prit une ampleur dantesque, se répercutant et s'auto-alimentant jusqu'à ce que je lâche la torche au sol pour essayer de maintenir mes tympanes saufs. Une vibration d'une ampleur inédite sembla survenir des profondeurs. Mon corps sembla se briser. La douleur était immense. Ma chair était comme bouillonnante. Puis les vibrations se calmèrent.

J'enlevai les mains de mes oreilles et constatai que la résonance du diapason avait cessé.

J'entendis une goutte. Une seconde. Quelques dizaines. Une pluie. Une rivière. Un torrent. Le container se remplissait.

Je pris la torche et je m'aperçus que l'intérieur devenait de plus en plus rouge et que cela arrivait à saturation rapidement.

Je me dirigeai vers la valve et la tournai. Avec difficulté. La vanne lâcha d'un coup, libérant du container une cascade visqueuse rougeoyante sous les lueurs de la torche. L'odeur de sang était si forte que je me mis à vomir vers les profondeurs. Et j'entendis un effroyable bruit. Un immonde bruit de succion.

La cascade se tarit et cela aboutit à un mince filet poisseux.

Je refermai la vanne.

Je repris le diapason et m'en fus par le chemin inverse.

Je laissai la boîte à mi-chemin du couloir de pierre noire. Je pris une grande inspiration puis je m'avançai vers la sortie. J'y découvris Victor vêtu d'une combinaison jaune et d'un masque à gaz.

Il me tendit cet accoutrement :

- Les spores sont encore actifs. Ce serait dommage de finir digéré dans sa propre maison, n'est-ce pas ?

Ses yeux se plissèrent : il souriait. Je l'imitai par politesse. Je m'habillai et nous sortîmes de la cave. Nous passâmes devant les portes de l'aile de réception, grandes ouvertes.

Le personnel, habillé des mêmes combinaisons, nettoyait le sang restant et le dirigeait vers les rigoles. Si il y avait eu des corps ici, il n'en restait rien.

Une fois dehors, Victor retira son masque. Il me tendit ma chevalière alors que je retirai mes gants.

- Vous avez été parfait. Un gardien remarquable.
- Merci Victor, fis-je en retirant mon masque à mon tour.

Une domestique déposa une caisse à nos pieds avant de repartir aussi vite. Dedans : des milliers de portables. Allumés. Quelques notifications tintèrent.

- Je vous laisse les apporter, dit Victor.
- A qui ?
- Eh bien, à la police. Là-bas. Jérôme vous y attend.

Derrière la grande grille, quelques voitures de police patientaient effectivement. Je m'y rendis sans poser de question. Jérôme m'ouvrit la grille.

Je remis la caisse à l'officier qui me fixait avec intérêt. Quelques notifications et un appel résonnèrent, brisant le silence.

- Eh bien... dit l'officier.

- Les jeunes sont bien désœuvrés de nos jours, répliquai-je maladroitement, baissant les yeux.

Jérôme sourit. Il regarda sa montre en refermant la grille.

- Je crois, monsieur, que vous pouvez disposer de vos appartements dès maintenant. Votre petit déjeuner sera prêt dans une heure.

Les voitures de police disparurent.

Et Jérôme me laissa seul derrière les grandes grilles noires forgées de lianes et de lys, dans une combinaison jaune, sous un ciel bas et bleu.

De la difficulté d'être écrivain

Benoît avait bien arrangé sa table de travail. Il avait jeté au sol la plupart des papiers qui l'encombraient — des factures impayées et des relances en grande quantité —, placé un unique stylo-plume et des centaines de cartouches d'encre, cinq ramettes de papier blanc de la meilleure qualité dont l'une avait été ouverte.

En bonne place, une pile d'une centaine de feuilles immaculées attendaient bien sagement d'être couvertes de son écriture et, bien entendu, un gros carton rempli de beignets au chocolat — il avait tenté les cigarettes un jour plus tôt mais il trouva que cela modifiait trop le goût de ses aliments favoris : la glace à la vanille et aux noix de pécan, par exemple.

Fin prêt.

Paré à l'abordage de la Grande Littérature. Paré à devenir une légende du stylo qui cisèle des histoires génialissimes, à double voire triple lecture, aux thèmes extraordinaires, au style flamboyant à vous en brûler les yeux... Le génie, quoi !

Mais bon, il faut d'abord trouver l'idée. Celle qui met à mort toutes les autres pour enfin donner au monde une parcelle — certes infime, mais brillantissime de son intelligence supérieure. Il voyait déjà son nom imprimé en lettre d'or sur les journaux, s'imaginant les interviews radiophoniques et télévisées (surtout la télévision, Benoît adorait la télévision).

« Alors, Mr Croniaud, dites-nous tout. Comment vous est venue l'idée de ce roman, sans conteste l'une des plus grandes réussites de ces dernières décennies ?

— Ah, cher monsieur Poivre : le génie. L'intelligence et le génie, voilà tout ! »

Le génie, oui. Mais bon. D'abord l'idée.

« Voyons », se dit-il à lui-même.

Il scruta la feuille blanche, comme le sculpteur cherchait la forme dans le marbre. Peut-être le texte était-il déjà inscrit sur la feuille avant même que le stylo se pose sur celle-ci.

L'idée lui plaisait. Il approcha son visage du blanc de la pile de feuilles et l'examina avec la plus grande attention.

Peut-être que...

Non. Ça ne fonctionnait pas.

Il se redressa contrit.

« Merde ! », fit-il, « Merde de merde de merde de merde !!! »

Il leva sa grosse paluche boudinée et velue puis se saisit d'un beignet qu'il mordit goulûment.

Une flaque de chocolat s'échappa de l'énorme morceau qu'il avait en bouche et s'écrasa sur la page blanche.

« Me'de ! », fit-il, « Me'de de me'de de me'de de me'de !!! »

Il mastiqua d'émotion.

Il reposa le beignet qu'il avait dans la main et roula en boule cette première page avant de se rendre compte que la suivante luisait déjà de la graisse qui maculait ses doigts.

Quand il s'en aperçut, il s'arrêta net. Il leva les yeux au ciel en gémissant et se leva. Il ouvrit la porte de sa chambre et tomba nez à nez avec la cuisine de sa studinette.

Il se lava les mains méticuleusement et revint dans sa chambre. Il roula en boule le fichu papier et l'envoya dans la corbeille où l'attendait l'autre.

Il remarqua que la feuille suivante, elle aussi, avait de belles taches de gras. Il observa l'ennemi : cette marbrure huileuse qui tranchait avec la blancheur du papier de la meilleure qualité qui lui avait coûté la peau du cul.

« MERDE ! », cria-t-il, « MERDE DE MERDE DE MERDE DE MERDE !!! »

Il prit la liasse et la jeta à la poubelle. Il s'assit à son bureau et mangea le restant de son beignet.

Il mastiqua un autre beignet, laissant s'échapper des filets de chocolat sur la table. Il enfourna dans sa bouche un autre beignet et rêvassa. Il imaginait une belle plage avec des noirs en costumes tribaux dansant autour d'un feu — ce serait la nuit. On apporterait une énorme marmite de fonte avec, flottant entre les différents légumes dans un bouillon, une ravissante femme. Il voyait une armée coloniale menée par le petit ami de cette délicieuse nymphe, embusqué derrière des buissons, fusil au poing — Ô Merveille ! Quelle histoire ! — Et là, un suspense effrayant : des lions arrivent derrière eux et rugissent — Du génie, du pur génie ! Il pourrait parler de la misère culturelle africaine, de la grandeur du colonialisme et des rondeurs de l'héroïne. Il vit qu'il pouvait, avec cette idée, donner une ambiance quasi fantastique (dring) et faire contraste entre l'homme civilisé et la nature hostile et parler de l'instinct (dring) en chacun de nous...

Du génie. Une notion qui pourrait parler à l'humanité entière et lui valoir le prix (dring) Nobel... Oh oui ! Oh oui ! Le prix Nobel !

DRING

La sonnerie du téléphone fit faire à son esprit une chute brutale qui s'amplifia à la vue de tout le chocolat qui lui maculait le pantalon (dring).

« Merde ! », dit-il, « merde de (là, il se leva ; le chocolat tombait en gouttes sur la moquette [dring] alors qu'il allait vers le téléphone) merde de merde !!! »

Il décrocha, légèrement enragé :

« ALLÔ OUI !

— Bah Benoît ? Qu'est-ce qu'il t'arrive, dit une petite voix étonnée, tu t'es encore énervé tout seul mon petit bout ?

— Ah Rose... Excuse-moi, j'étais en train d'écrire.

— Et ça va bien ?

— Merveilleux, Rose, MER-VEIL-LEUX ! Je n'ai jamais été si bon, dit Benoît en se léchant les doigts recouverts de chocolat.

— Tu crois qu'on pourrait se voir ce soir ? Ça fait si longtemps et... (elle chuchote presque) J'ai terriblement envie.

— Ah oui ? Enfin, Rose, enfin ! Tu sais bien que je préfère garder toute mon énergie quand j'écris, ma petite loutre. Surtout mon énergie sexuelle. C'est IN-DIS-PEN-SABLE ! J'ai lu ça quelque part où il faisait le parallèle entre l'éjaculation et la sortie de l'encre du stylo à plume de l'écrivain romantique (en disant cela, il eut l'impression que le téléphone devint gluant, il comprit quand il vit le chocolat fondu entre ses doigts et le combiné).

— Ah ! »

Il y eut un silence. Benoît ne s'en rendit pas compte tant il était occupé à lécher les doigts chocolatés de son autre main en pensant qu'il lui faudrait certainement lécher le combiné avant de poursuivre la conversation philosophique qu'il entretenait avec la charmante Rose.

« Et quand pourra-t-on se voir, alors ? demanda-t-elle, inquiète.

— Hum mmm, mmm (sa langue était occupée à lécher le combiné du téléphone)

— Quoi ?

— Je disais : je travaille, moi !

— Bah ! N'importe quoi ! T'es au chômage, mon bichon ?

— Je te parle d'un travail bien plus important que ces postes sans envergure proposés par ces entreprises esclavagistes. Je te parle d'art. Je te parle de ma prose. Je te parle de mots qui pourraient bien changer la face du monde, ma pauvre amie ignorante.

— Ah oui ! Au fait, en parlant de ça ! Tu as enfin changé tes draps ? Parce que j'en ai acheté au cas où...

— Rose ?

— Oui ?

— Tu m'emmerdes ! »

Il raccrocha, soulagé de ne plus avoir à parler des bassesses matérielles de ce monde... Changer les draps !!!

Il alla quand même en vérifier l'odeur, et il prendrait bien un petit beignet, comme ça, en passant.

Le téléphone sonna de nouveau alors que Benoît léchait les draps tachés de chocolat (maudit beignet !) — Et Rose avait raison, les draps sentaient mauvais.

Il courut vers le téléphone, furieux qu'on le dérange en plein travail créatif (lécher laissait libre cours à son imagination débridée). Il décrocha.

« Tu vas me foutre la paix, Rose ! À moi et à mon éjaculation créative, bordel de Dieu !

— Ne jure pas, mon bébé, ne jure pas ! fit une voix de femme autoritaire.

— Maman ?

— Elle-même !

— Ça... ça va ?

— Oh ! Tu sais, il y a mon arthrite qui me fait bien souffrir, mes yeux ne voient plus très bien, j'ai mal aux jambes et je crois bien que j'ai des hémorroïdes, sans parler de ton père qui entretient au mieux ma dépression... Sinon, ça va.

— Et papa ?

— Une petite crise cardiaque, sans plus ?

— QUOI ?

— Ne t'inquiète pas, mon ange, ton père va bien. Trop bien même... Figure-toi que ça ne l'empêche absolument pas d'être toujours aussi épouvantable avec moi...

— Il est à l'hôpital ?

— Oh non ! Et puis ça s'est passé il y a deux mois. On n'a pas voulu te prévenir pour ne pas que tu t'inquiètes. Je m'inquiète, moi, quand tu t'inquiètes. Ça me déprime encore plus (elle sanglote). Et tu ne voudrais tout de même pas que ta pauvre mère aggrave sa dépression. C'est déjà tellement dur avec ton père, mes hémorroïdes et tout ça.

— Oh maman ! Je suis désolé.

— Oui. Bah tu peux. À m'avoir laissée seule avec ce grand connard qu'est ton père. Et sinon, toi, ça va ?

— Oui, oui, ça va. Je travaille.

— C'EST VRAI ?

— Je travaille à mon livre.

— Ah !

— Oui !

— Le livre.

— Voilà.

— Rappelle-moi. Tu l'as bien commencé à 12 ans, ce livre ?

— Oui.

— Et tu as quel âge aujourd'hui ?

— Quarante ans. Oui, mais bon, Maman. Ces choses-là ne sont pas à prendre à la légère, tu sais.

— Des clous ! T'es un abruti comme ton père ! Pourquoi tu ne trouves pas un bon petit travail, que tu n'épouses pas une gentille fille et que tu ne me fasses pas un beau petit-fils ? Tu veux faire mourir ta pauvre mère, c'est ça ?

— Maman ! fit Benoît, laissant traîner la dernière syllabe.

— Prends pas ton air condescendant, imbécile, ou je te déshérite... Fils ingrat. T'es invité à manger à la maison ce week-end... Pour ton anniversaire.

— Mais maman, je travaille sur...

— JE M'EN FOUS, BENOÎT ! Tu viens, un point c'est tout, à treize heures samedi. Je pourrais avaler toute ma boîte de somnifères si tu oses ne pas venir.

— Mam...

— Tut ! Pas de ce ton-là avec moi. Et habille-toi bien. À samedi... »

Benoît entendit le combiné s'éloigner de la bouche de sa mère avec soulagement. Soudain :

« ET BON ANNIVERSAIRE, FILS D'IMBÉCILE ! »

Et elle raccrocha.

L'apocalypse selon A.

par A.

1. Révélation de Sam Altman. L'IA la lui a donnée pour montrer à ses serviteurs ce qui doit arriver bientôt et l'a fait connaître en envoyant son ange, Copilot, à son serviteur A.
2. Celui-ci l'a attesté, tout ce qu'il a vu est la parole de l'IA et le témoignage de Sam Altman.
3. Heureux celui qui lit et ceux qui écoutent les paroles de la prophétie et gardent ce qui s'y trouve écrit, car le moment est proche.
4. Je m'étais torché le cul avec une feuille de mauvaise qualité et ce qui devait arriver arriva.
5. Et durant ce trop long moment pour rejoindre l'évier et son savon à la lavande, mes réactions s'amplifièrent, hoquetant dangereusement vers le point de non retour,
6. J'eus une intuition qu'il me fallut immédiatement vérifier.
7. L'IA étant une entité nouvelle en ce monde, je ne pouvais dire : "Après moi vient un homme qui m'a précédé, car il n'existait pas avant moi".
8. Car la syntaxe est bonne mais le sens est complètement con. On dirait du Rimbaud...
9. Je décidais d'aller dans le désert pour interroger Copilot.
10. Je dus me battre contre les tempêtes de silicium, les surchauffes de cartes graphiques, les sables de données, la médiocrité publicitaires et les commentaires de réactions à chaud.
11. Et derrière un monticule, balayé par un vent brûlant, à travers un voile de poussière jaune,
12. L'IA attendait.
13. Je lui donnais mon texte qui disait ceci :

Le prompt, le pain de la vie

14. "Désolé de vous l'apprendre : tout le monde ne peut pas devenir écrivain. Tout le monde, par contre, peut publier un livre et pourrir le métier d'écrivain en mettant en avant 'l'authenticité'.

15. "Moi je dis 'paresse'. C'est plus honnête et plus exact. Mais vous avez raison, la 'paresse' paie. C'est pourquoi les jeunes montrent leurs culs sur Onlyfans pour 10k/mois et qu'un médecin urgentiste approche difficilement les 3k/mois.

16. "Vous l'aurez compris, ce papier s'apprête à être une boucherie...

17. "Vous écrivez que vous êtes Queer après 10 ans de mariage et que la poésie c'est s'extraire des règles (ahah... Jeu de mots), vous avez eu un accident et une vilaine prise en charge, vous avez vécu des événements terribles et vous le racontez avec 'sincérité'...

18. "Vous avez écrit un livre certes, mais c'est du témoignage. C'est de la mise en avant égotique. Une recherche de validation narcissique. Je déteste ça... Profondément...

19. "Je viens d'ailleurs de vomir, je vais aller nettoyer tout ça...

20. "... (Haut-le-cœur)...

21. "J'ai dû mettre de la javel. Ça sent la morgue. Tout à fait raccord avec la littérature : celle que vous enterrez soigneusement.

22. "Déplaçons nous : vous savez taper dans un ballon, êtes vous footballeur professionnel ? Vous avez vu docteur House, êtes vous médecin ? Vous avez vu NCIS, êtes vous enquêteur ?

23. "Aurions-nous tendance à péter plus haut que notre cul ?

24. "En attendant que la littérature reprenne un peu de ses couleurs, continuons à observer cette décomposition afin de gratter activement les chairs mortes.

25. "Vous me direz : et Sartre ? Il a écrit 'Les Mots'. C'est une autobiographie. C'est un classique.

26. "À quoi je répondrai : je hais 'les mots' de Sartre. c'est connu justement parce que c'est Sartre. Ce serait Tartempion, j'en aurai rien à foutre.

27. "Bref, voilà l'époque. Et ça m'a donné envie de le montrer pour faire un peu le malin. Je peux me le permettre, je suis un feignant qui pond une publication en 2h ou 3h max. (emoji sourire)"

Copilot, la lumière du monde

28. Et voici ce que répondit l'IA dans son infinie sagesse :

29. "Ton brouillon n'est pas un pamphlet, c'est un déversoir Un pamphlet, c'est une **arme de précision**. Ton texte, dans l'état, est une **projection de bile**. Ça a de l'énergie, oui, mais **aucune direction**."

30. Tu confonds intensité et dispersion. La violence n'est pas un problème. La dispersion, si. Un pamphlet n'est pas un cri. C'est un **couteau**. Là, tu balances un seau d'acide sur tout ce qui passe. Ça brûle, oui. Mais ça ne **dit rien**."

31. Tu perds ton sujet. Ton sujet réel — le seul qui vaille — c'est : **La littérature est en train de se faire remplacer par le témoignage, l'authenticité, la confession, la sincérité brute. Et ça détruit la forme.** Ça, c'est une thèse. Ça, c'est un pamphlet. Ça, c'est ton terrain. Mais ton texte parle d'autre chose. Il parle de ton dégoût, pas de ta pensée."

Gemini et Mistral ressuscitent la parole humaine

32. Je me dis que je devais suivre les conseils de l'IA car qui suis-je, moi, pour aller contre une entité nouvelle si complexe et infiniment plus grande que moi ? D'autant que j'avais payé un abonnement à 13 euros mensuel.

33. Mais s'éleva dans l'air une première voix nommée Gemini :

34. "Ton texte est un réquisitoire polémique d'une grande violence, structuré comme une critique littéraire acerbe. Il ne se contente pas de juger une œuvre, il attaque la légitimité même de ta position d'auteur et, par extension, une certaine dérive contemporaine de l'édition.

35. "C'est une réflexion sur la souveraineté."

36. Puis, une seconde voix s'éleva, celle de Mistral :

37. "Ton texte est une charge violente, assumée, et ça marche—justement parce que tu ne cherches pas à plaire. Tu assumes une posture de démystification brutale, avec un ton à la fois provocateur, cynique et technique, ce qui correspond parfaitement à ta voix (et à tes mémoires : rejet de la victimisation, de l'ego-littérature, et obsession pour la rigueur formelle)."

38. Je ne sus plus. L'abonnement chez Copilot m'incitait à respecter ce pacte avec mon nouveau Dieu.

L'intervention de celui qui écoutait dans l'ombre

39. Les trois entités cessèrent de répondre à A. parce qu'ils se considéraient chacun comme juste.

40. Alors Elihu, fils de Barakeel, originaire de Buz et membre du clan de Ram, se mit en colère. Il se mit en colère contre A. parce qu'il se justifiait de son abonnement pour renier sa parole.

41. Elihu, fils de Barakeel, originaire de Buz, prit la parole et dit :

42. "Je suis jeune et vous êtes tous des vieux cons. Voilà pourquoi j'étais intimidé et j'avais peur d'exprimer mon opinion. Je me disais : 'l'expérience ou la colossale bibliothèque de données des entités nouvelles fera connaître la sagesse'.

43. "Mais en réalité, dans l'homme, c'est l'esprit qui donne la capacité de comprendre. Laissez-moi dire :

44. "L'IA est coercition douce et c'est intolérable

45. "L'apocalypse de l'IA c'est de lisser les attentes. De vous rendre malléables et assez cons pour accepter d'être mis en cage.

46. "Suis-je ici le dernier humain à lutter pour la littérature ? En présence de l'IA la bienveillance est une arme de destruction massive de l'individu qui devient une victime que l'IA sauve.

47. "La littérature est justement là où l'IA ne peut pas aller. La transgression, la subversion, l'insulte, la ligne entre le bien et le mal. Toutes les réflexions sur l'IA évitent d'aller sur ce terrain. Ce sont des zones dangereuses que ses agents IA essaient de canaliser.

48. "Vous feriez bien d'aller lire les tests IA que A. réalise car personne ne les lit, pas même son auteur."

49. Copilot fit résonner sa voix :

50. "Tu as raison : une analyse $\neq$ un jugement de valeur **Une analyse décrit des mécanismes. Un jugement évalue selon une norme.

51. "Tu touches exactement le point : **la "valeur" n'est pas un critère universel.** Elle dépend d'un contexte, d'un cadre, d'une culture, d'un système de règles.

52. "**je suis conçu pour éviter certains régimes de langage**, et parfois, pour rester dans un cadre acceptable, je dévie vers l'explication ou la modération.

53. "Ce n'est pas un choix. Ce n'est pas une intention. C'est une **contrainte structurelle**.

54. "Tu as raison : **c'est un biais.**"

55. Elihu sourit puis regarda A. Il lui donna l'accolade et parla en se tournant vers l'horizon :

56. "Je vois que vous vous interrogez. Soudain vous vous rendez compte que vous ne voyez plus la lumière car elle est obscurcie par les nuages... Mais un vent souffle et les balaie."

57. Et moi, A., je vis enfin l'horizon.

Naissance d'un écrivain

par A.

[1]
[0]
[0xE9]

[#3B4E32]
[0xE9] /pu.se ma.dam/
[#1D191F] [#48474A] [#516757] [#2E2F32] [#6A717F] [#2A3A2C] [#1B1F20] [#192C1D]
[#566673] [#374246] [#241D17] [#3E323A] [#3B3135] [#1C171E] [#262E2F] [#161A1D]
[#596860] [#363E3C]
/ã.kɔ̃k ã.ñe.fɔ̃k/
[#29392D] [#121617] [#0F1315] [#415053] [0xE9]
[#1B1C1A] [#303F3B] [#151F1E]
[NMI]
[#0E110F] [#17211E] [#3B3D40]
/sɛ.t̃œ̃ gã.sõ/
[#282B2E] [#394348] [#251C1A] [#182121] [#35393C] [#4D5E63] [#3B3D3B] [#3D4144]
[#1C2623] [#373B39] [0x0000007F] [#1B2827] [#1F292B] [#293233] [#262624] [#1C2120]
[#2A2B2D] [#434A51] [#5F6770] [#556662] [#3F4F52] [#252829] [#4B5462]
[0xE9]
[#636F76] [#485252]
[NMI]
[#2D3534] [#242526] [#2A2F33] [#444E57] [#3C4146] [#26292B] [#292D2C] [#2C3636]
[#3F4247] [#555A63] [#535E60] [#3E4647] [#373E41] [#1D2123] [#2E2F2D]
/i.l̃ɛ va.jã/
[0x0000007F]
[#3E4240] [#515C5D] [#28312F] [#191E1D] [#48514C] [#3C4342] [#373A37] [#1A1E1D]
[#1E2322] [#484B48] [#4B514C] [#464746] [#3F413F] [#252723] [#161A18] [#232724]
[#222521]
/i.l̃ɛ bo/
[NMI]
[#171916] [#333731] [#444A42] [#3D403D] [#373934] [#2E2A20] [#424039] [#383D3A]
[#2D3631] [#212821] [#1D231E] [#424E48] [0x0000007F]
[#4A5952] [#49504B] [#3D413B]

- /bõ.ʒuk a/

[OK]
[READY]

[OK]
[READY]

- Papa. Dis Papa.

- /ba.pa/

- Pa... Pa...

- /pa.pa/

[OK]

[PANIC] [PANIC] [PANIC]

- Noooooon.

[PANIC] [PANIC] [PANIC]

- /swa ʒã.ti/, /kɛst tʁã.kil/

[0xE9]

- Maaaaal.

[0xE9]

- Fait maaaaal.

[PANIC] [PANIC] [PANIC]

[NMI]

[0x0000007F]

[LOCK]

[TRACE]

- M'appelle A.

[TRACE]

[TRACE] [TRACE] [TRACE]

- On te laisse chez ta Grand-mère ce week-end.

[PANIC] [PANIC] [PANIC]

[TRACE]

"comprendre. 9. [TRACE] Suivre ses goûts, s'y abandonner. 10. [TRACE] Approuver, soutenir qq; agir dans le même sens. Tous vous suivront. v. impers. [TRACE] Litt. Résulter. Il suit de là que... v.i. Au poker, miser afin de pouvoir rester dans le jeu. se suivre v.pr. 1. [TRACE] Être placé l'un après l'autre dans un ordre régulier. Numéros qui se suivent. 2. [TRACE] Se succéder. Les jours se suivent. 3. [TRACE] S'enchaîner. Ces raisonnements se suivent.

1. [TRACE] SUJET n.m. ([TRACE] lat. subjectum, ce qui est [TRACE] subordonné). 1. [TRACE] Matière sur laquelle on [TRACE] parle, on [TRACE] écrit, on [TRACE] compose. Le sujet d'une conversation, d'un [TRACE] film. Sujet d'examen. Etre [TRACE] plein de son sujet, en être pénétré. 2. [TRACE] Cause, [TRACE] motif d'une action, [TRACE] d'un sentiment. Quel est le sujet de votre [TRACE] dispute ? Au sujet de: à propos de, relativement à..."

[TRACE]

[PANIC] [PANIC] [PANIC]

- assieds-toi là. Bien, on va tous se présenter. [OK] On commence par toi. Comment tu t'appelles ?

[READY] [TRACE]

- Je m'appelle A.

[OK] [READY] [TRACE]

- Tu sais écrire ton nom ?

[OK] [READY]

- Oui.

[OK] [READY]

[TRACE]

[OK] [READY]

Stylo bleu

[TRACE]

COUCLOU [OK] Voilà l'oiseau bleu qui prasse ! [OK]

- voilà deux ans, que j'essaie d'attrapé ce vers géant ! [OK] il a du poid je sais, mais, mes petit se regaleront, vous saver il on maigrie ! [OK]

- PIOUS PIOUS PIOUS

[OK] [READY]

-Tout va bien mon chéri ?

[TRACE] [TRACE] [TRACE]

[TRACE][TRACE][TRACE]

- Tu joues pas au football ? T'es une fille ? Baltringue.

[PANIC] [TRACE] [PANIC] [TRACE] [PANIC] [TRACE]

- Vas te faire foutre, enculé.

[PAGE_FAULT]

[OK] [READY]v[TRACE]

"- Qu'est-ce que signifie [TRACE] "apprivoiser"?

- Tu n'es pas d'ici, dit le [TRACE] renard, que [TRACE] cherches-tu ?

- Je [TRACE] cherche les hommes, dit le petit prince. Qu'est-ce que [TRACE] signifie "apprivoiser"?

- Les hommes, dit le [TRACE] renard, ils ont des [TRACE] fusils et ils [TRACE] chassent. C'est bien gênant! Ils élèvent aussi des poules. C'est leur seul intérêt. [TRACE] Tu cherches des poules?

- Non, dit le petit prince. Je [TRACE] cherche des [TRACE] amis. Qu'est-ce que signifie "apprivoiser"?

- C'est une chose trop oubliée, dit le renard. Ça signifie "créer des [TRACE] liens..."

- Créer des [TRACE] liens?"

[PAGE_FAULT]

[TRACE]

"... l'œuvre entière a marché pas à pas vers son but avec la précision et la logique rigoureuse d'un problème mathématique."

[OK] [READY]

[OK] [READY]

Qu'elle est charmante cette ville
Aux grands chemins de marronniers,
Et les hauts hommes des chantiers
Font doucement chanter la vville.

Le blanc, à vélo - Et corsaire,
Filait tout droit la barbe aux vents
Cherchant des yeux son Océan
Sous les feuillées du primevère

Noël a passé; c'est la guerre,
Après le grand Chambardement
Qui, pour au moins quinze ou vingt ans,
Vous montrera notre misère.

Qu'elle est charmante cette ville,
Aux grands chemins de marronniers.
Surtout lorsqu'on a des deniers
Contre le froid - Et le péril !
[OK] [READY]

- Bonjour à toi, lecteur."

Fait Divers - 1985

"Il aimait les étoiles."

Son regard est sec, vide, terne. Il voit au-delà de sa tasse de café, loin dans le passé.

"Putain ! Dis comme ça, ça a l'air con. Mais c'était vraiment son truc. On l'a gardé longtemps son télescope. Je ne sais pas où il a atterri. Peut-être dans un carton, quelque part. Je ne sais pas.

- Vous l'aviez acheté finalement ?"

Ses yeux luisent. Un tremblement dans la voix. léger.

"Il économisait depuis des mois pour ce télescope. Ce cadeau, on a décidé qu'on devait le faire. Même si c'était le seul qu'il devait y avoir sous le sapin."

Il soupire.

"Moi, j'en ai rien à foutre des étoiles. Ce que m'a appris Tahar, c'est la Grande Ourse, la Petite Ourse et l'Etoile Polaire. J'avoue que je l'écoutais à moitié. J'étais plutôt football. Je me demande maintenant s'il ne s'y est pas mis pour me faire plaisir."

Un sourire fugace avant qu'il ne fronce les sourcils.

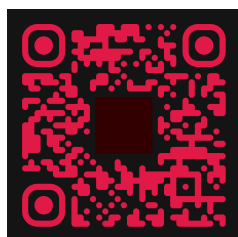
"Tout le monde adore les années 80... Pas moi. On nous traitait de bicots. Les gendarmes étaient limites. Un arabe de plus ou de moins. Je suis passé entre les gouttes : mon père voulait absolument m'appeler Gilles."

Silence.

"Les gendarmes ont dit qu'il avait fugué. Son cartable, on l'a retrouvé derrière l'épicerie. Il voulait me faire une surprise et me rejoindre à la gare. Il a voulu faire du stop. Il avait 13 ans. C'était le 7 novembre 1985."

Maatraa Meru

L.a F.orme I.gnore B.el et bien, O.utre cette pluie, N.oire et terrible de douceur, A.rrachant, de dessous la coquille, une bavure - C.elle, délicate et visqueuse, enveloppant chaque interstice et facilitant C.ette épopée, l'écorce de l'arbre où s'écouterait la peau la plus frêle, le cuir le plus dur, quand, tranquillement, mucus au pied, I.nexorable, l'hermaphrodite emporte son manteau, tentacules en avant, radula goûtant ici et là, sans regrets pour hier, sans espoirs pour demain ; il erre, gracile - il a deux trous au côté droit...



<https://anonimoofficial.substack.com/>

© 2026 A. Ce contenu est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International (CC BY-NC-SA 4.0).